HAMLET OU L'EXIL

Marie Bellando Mitjans

Merci à ceux qui ont cru en ma plume avant moi-même,
à William Shakespeare, à Velibor Čolić, à Tristan Tzara.
Ouvrage composé en PT Serif de ParaType en Open Font Licence.

© Œuvre déposée à la SACD le 7 juillet 2018
sous le numéro 000308255
ISBN : 979-10-359-2950-3
Dépôt légal : mars 2020
Achevé d'imprimer en France

L’autrice vous propose une liste de titres musicaux qui l’ont accompagnée lors de la rédaction.

• LINKIN PARK, Easier to Run, de l’album *Meteora*
• DAVID BOWIE, Jump They Say, de l’album *Black Tie White Noise*
• DAVID BOWIE, Scream Like a Baby, de l’album *Scary Monsters*
• LINKIN PARK, Burning in the Skies, de l’album *A Thousand Suns*
• U2, Stay (Faraway, So Close !), de l’album *Zooropa*
• AKHENATON, La Cosca, de l’album *Métèque et mat*
• GLEN HANSARD, Lowly Deserter, de l’album *Didn’t He Ramble*
• IMAGINE DRAGONS, Dream, de l’album *Smoke + Mirrors*
• IMAGINE DRAGONS, The Fall, de l’album *Smoke + Mirrors*
• LINKIN PARK, Powerless, de l’album *Living Things*
• U2, Get On Your Boots, de l’album *No Line On The Horizon*
• U2, Song For Someone, de l’album *Songs Of Innocence*
• DAVID BOWIE, Starman, de l’album *The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars*
• DAVID BOWIE, Rebel Rebel, de l’album *Diamond Dogs*
• U2, White As Snow, de l’album *No Line On The Horizon*
• U2, Race Against Time, de l’album *The Joshua Tree*
• U2, The Three Sunrises, de l’album *Wide Awake In America*
• DAVID BOWIE, The Bewlay Brothers, de l’album *Hunky Dory*
• PINK FLOYD, A Great Day For Freedom, de l’album *The Division Bell*
• R.E.M., Oh My Heart, de l’album *Collapse Into Now*
• DAVID BOWIE, Heathen (The Rays), de l’album *Heathen*
• U2, With Or Without You, de l’album *The Joshua Tree*
• DAVID BOWIE, God Only Knows, de l’album *Tonight*

CHAPITRE 0. MARCHER SEUL.

8 DÉCEMBRE 2012

Je déteste cette partie de mon métier : traduire des kilomètres de textes juridiques et de descriptions techniques. En tout cas, cette affaire ne me concerne plus ! J'ai traduit tout ce qu'il y avait à traduire pour les autorités françaises. Maintenant j'ai froid, j'ai besoin de réveiller ma vie intérieure lourdement endormie par ces heures d'aller-retour entre Code pénal et dictionnaires.
Mon téléphone n'a plus de batterie, c'est foutu pour la musique…
J'avance en ruminant mon léger agacement et ma lassitude mentale. Heureusement qu'il y a Notre-Dame, heureusement qu'il y a Paris ! Je n'aime pas rentrer chez moi après ce genre de journée. J'ai l'impression d'être encore plus seule que je ne le suis en réalité… Je décide de prendre un café dans cette brasserie à touriste, un peu désœuvrée en cette saison.

Personne. Ou pour être honnête : un couple dans un coin de la salle et un type assis au comptoir, méditant sur un soda. Inhabituel, le pilier de bar au soda… Je reste au comptoir, je n'aime pas l'idée d'obliger le barman à traverser la salle pour moi…

Je finis de chauffer mes mains autour de la tasse, quand l'homme à côté de moi m'adresse la parole, sur un ton décidé, clair, presque oratoire.

— Je serai Hamlet. Humain parmi les fantômes, déjà distant en lui-même. Je serais mythique, à défaut d'être humain. Je serais éternel pour ne pas être vivant.

On n'entend pas tous les jours des phrases qui semblent sortir de Shakespeare. Il n'a pas bougé d'un millimètre : assis sur son tabouret, les coudes sur le comptoir, les avant-bras à plat et les doigts croisés, la tête légèrement penchée en avant. Je ne suis pas sûre qu'il me parle. Je me prends pourtant au jeu.

— Moi, on m'appelle Irynia, dis-je. J'ai choisi de vivre et d'espérer, malgré la haine, la peur et la vengeance. J'ai choisi de suivre une lumière dans ma misère plutôt que l'éclat d'une lame.
— Choisir la vie ? dit-il d'un ton offusqué. Fadaise, on ne choisit pas la vie, elle s'impose à vous ou on la vole ! Vous ne vous souvenez pas, comment cela commence-t-il… ? Ha oui… Il y avait la force, peut-être, il y avait la peur, bien sûr, et la solitude. Oh oui la solitude. Et j'étais triste, terriblement triste… et seul… Pas, pas comme vous le pensez. J'étais en compagnie… de quelqu'un qui n'était plus personne, de la mort elle-même. J'ai cohabité avec la mort dans le ventre même de ma mère. J'ai connu la mort bien avant la vie, si jamais j'ai connu la vie.
« Non. Non, en aucune façon je ne connais la vie, et je ne le veux pas. Les morts n'ont pas à être seuls.
« Je ne peux pas les trahir en étant vivant, je ne veux pas. Ce ne serait pas juste, et la vie est déjà trop injuste. Regardez ! Je suis en vie, et pas eux, je suis en vie, parce qu'ils ne le sont pas… Je ne peux pas continuer un tel forfait, je ne peux pas. La vie m'a déjà trop donné, la vie vous a aussi déjà trop donné. Je vous tiens tous pour coupable, vous les vivants et fiers de l'être ! Vous êtes, des meurtriers potentiels, des meurtriers inconscients. À qui devez-vous le luxe de respirer ? À qui avez-vous refusé la politesse en venant au monde ?
« Alors vous devriez avoir honte, vous devriez étouffer sous le fardeau incroyable, le poids inhumain de la culpabilité d'avoir déjà trop. La tache se devrait d'être indélébile sur votre âme, votre esprit et votre corps. Ne demandez pas plus, ne demandez rien, sales petits voleurs, particules arbitraires et meurtrières, produits cruels du hasard. Cessez ! »

Cet homme commence à me faire peur, avec son grand discours effrayé, sa voix qui se tord peu à peu, grave et précipitée. Est-il fou ? Est-il désespéré ? Est-il vivant ? Je finis par répondre en feignant l'agacement pour couvrir la crainte et l'incompréhension.

— Pourquoi me dites-vous tout ça ? Vous ne me connaissez pas ! dis-je, comme pour me défendre.
— Je connais les humains, c'est bien suffisant, répond-il d'une voix d'outre-tombe.
— Mais pour qui vous vous prenez ?

Je commence à être irritée par sa superbe et ses jugements.

— Pour un être solaire et bien plus vrai qu'aucun humain, pour un être qui jure de porter en lui la peine et le souvenir de tous les morts.
— Vous vous prenez pour Dieu ? Pour un démon ou un héros ? … Ça ne m'intéresse pas.

Je règle et je sors du bar soudain rendu sordide par cet homme. Grand, maigre, brun vêtu de noir, il se prend vraiment pour Hamlet… Pourquoi m'avoir abordée moi ?
Parce que j'ai failli être sa semblable. On se perd souvent en naviguant seul entre l'alpha et l'oméga de sa vie.
Mais je n'ai pas sombré, j'ai éclairci. Presque malgré moi. Il a dû sentir cela.
Je suis survivante de tout un monde. J'ai eu la conviction, la certitude, de devoir exister pour témoigner. Et par et pour cela ne pas perdre contact avec la vie. Je sais qu'il est difficile de sortir de cette mémoire pour la regarder en face et vivre avec elle. Il est plus simple de survivre au-dedans d'elle. J'ai dressé le bilan en moi-même, ce qui ne change rien, je le sais bien. Ce que l'on ne montre pas… n'existe pas. Mais à qui pouvais-je le montrer ?
Qui aurait pu comprendre ?

Ceux qui étaient avec moi ne comprennent pas, pour ainsi dire, le choix de vivre. Ils sont des Hamlet à leur manière. Ceux qui n'y étaient pas ne comprennent pas la survivance. Je me suis retrouvée seule, projetée dans un Paris du XXIe siècle tout fasciné par le désastre, mais négateur de la mort et du chagrin. Et je cherchais une oreille. Comme cet homme.
Et je lui ai refusé l'oreille que je n'ai trouvée que sur les murs. Je voulais dire, car j'habite une langue, un rêve et un souvenir. Si j'avais écrit tout cela, ce n'aurait été que fiction, et mauvaise sans doute, car le réel est bien trop improbable. Il est des poètes qui savent parler en mots statiques, qui font naître la vie quand il n'y a que des cendres, qui font voir l'indicible, sentir l'incommunicable. Mais je n'en suis pas.
Je marche seule, et lui aussi sans doute.

CHAPITRE 1. TRICHER, JONGLER, NAÎTRE.

9 DÉCEMBRE 2012

Je retourne dans le même café, à la même heure. Je n'ai pas dormi, à la fois fascinée par le personnage rencontré hier et honteuse d'avoir abandonné quelqu'un en détresse. J'espère l'y retrouver. Je voudrais, si possible, l'entendre encore un peu. L'aider peut-être.

En fait je ne sais pas ce qui me pousse à revenir. Il est là, au même endroit.

— Bonsoir, je ne pensais pas vous revoir, les gens ne reviennent pas d'habitude, me lance-t-il lorsque je saisis le tabouret à sa gauche.
— Je suis peut-être pas comme les gens, lui dis-je.

Il tourne alors la tête vers moi. Son visage n'a pas d'âge. Il pourrait avoir trente ou cinquante ans… Ses traits sont fins et aristocratiques, mais portent une certaine lassitude ou douleur.

— Alors, dites-moi ce qui vous fait revenir, dites-moi ce que les autres ignorent et que vous avez vu… me demande-t-il.
— J'ai vu que vous n'étiez pas la mort. Vous jouez seulement avec elle. Vous trichez.
— Je ne suis pas un menteur ! dit-il d'une voix forte en détournant le regard.

Très bien, alors voilà ma tactique : s'il se prend pour Hamlet,
parlons-lui comme à Hamlet.

— Vous êtes devenu éternel, car vous êtes terrifié de mourir vous-même. Vous avez marchandé : une vie éternelle contre… Contre quoi d'ailleurs ? Vous dites vénérer la mort, mais vous ne la reconnaîtriez pas dans la rue. Vous l'avez vue, peut-être. Mais vous ne l'avez jamais regardée.
— Oh, vous êtes de ceux qui regardent le soleil à s'en brûler les rétines, me lance-t-il avec dédain.
— J'essaie d'être sincère et juste. Je me crois riche de mes doutes, dis-je d'une voix très calme, son sourire grimaçant et dédaigneux m'encourage à lui tenir tête.
— Sans vengeance ni certitude ? Pfff vanité que tout cela, vous êtes de ces lâches qui renoncent à l'absolu.
— Vous êtes un lâche qui a refusé son chagrin. Parce qu'il avait trop peur d'avoir des doutes. Parce qu'il était prince. Vous savez quoi ? Votre absolu de tragédie grecque n'est qu'un palais de fils à papa déchu et inconsolable.
— Croyez-vous avoir plus souffert ? me demande-t-il avec morgue.
— Je ne crois surtout pas à la légitimité qu'apporte la douleur. Je ne crois qu'à la quête et la dignité. Je sais que n'importe qui se perdant au désert cherche de l'eau. Jusqu'au bout.

Et nous voilà à partager un silence. Partager un silence est difficile avec un inconnu, pourtant celui-ci me semble si naturel. En d'autres temps, j'aurais eu honte d'avoir parlé si durement à qui que ce soit, mais j'ai la conviction intime d'avoir sonné juste… Et même en moi quelque chose souffre comme le visage d'Hamlet, par un léger tressaillement de la mâchoire, trahit un mot qui vient de taper là où il le fallait. « Si ça fait mal, c'est que ça fait du bien »…

— Vous remarquez cette ombre ? Sa largeur ? lui dis-je soudain en pointant l'ombre de son verre sur le comptoir. Hé bien c'est exactement tout ce qui nous sépare. Non seulement l'un de l'autre. Mais aussi tous les deux, du reste du monde.
— Ils finiront par vous avoir, vous attraper, dit-il en soulevant son verre.
— Il y a et il y aura toujours une possibilité de comprendre. De refuser d'imiter.
— Mais vous avez peur…

Cette constatation me cloue sur place. Le r qu'il fait traîner pour clore sa phrase me terrifie. Oui, j'ai peur. Mais personne ne s'en est jamais rendu compte. Je joue d'habitude très bien mon rôle, avec ma voix profonde et calme.

— Oui. Il y a même des soirs où comme vous, je vois le monde en noir. Où je suis piégée entre peur et désespoir.

Ma réponse nous surprend tous deux. Moi par sa sincérité impudique, lui semble plutôt piquer au vif, intéressé.

— La lutte est trop longue et dure pour un humain, il faut de la cruauté et vous n'en avez pas, me dit-il en posant à nouveau ses yeux sur moi.
— Je ne suis pas du côté du combat. Je suis du côté d'une révolte, d'un espoir encore et malgré tout. Je n'ai rien de plus à perdre que ma dignité. Rien d'autre à gagner que me regarder en face. Juste assez de courage pour croire en l'humanité.

Il reste interloqué un moment, me dévisageant. Ses yeux ont une profondeur rare, mais n'ont pas de douceur, ils ont un reflet métallique qui pourrait tuer. Et l'arête de son nez achève de le faire ressembler à un oiseau de proie.

— Vous n'êtes pas une véritable personne, vous êtes un mystère fuyant ou un oracle, dites-moi… Quels sont les traîtres et les assassins de votre histoire ? questionne-t-il en me dévisageant.
— Oh, c'est beaucoup plus compliqué que ça… J'ai quitté un pays en armes. Personne n'y avait trouvé un moyen de parler et pleurer ensemble. Il n'y avait que des gens qui ont peur et des gens qui ont mal. Ça ne ressemble en rien à vos héros absolus. Seulement des hommes qui ont peur et qui ont mal. Et qui ne trouvent pas le chemin des mots… je réponds ça naturellement, comme si je l'avais déjà dit cent fois, et pourtant pas. Je n'ai jamais évoqué mon passé, mon exil, avec qui que ce soit. Je me suis toujours débrouillée pour que personne ne me pose jamais de questions.
— Comment se peut-il ? Comment peut-on ne pas trouver les mots ? demande-t-il.
— Ça nous est naturel. À tous les deux, je veux dire. Mais ce n'est pas une règle générale, loin de là.
— Et que se passe-t-il alors… ? dit-il avec un mélange d'ironie et d'incrédulité.
— Qu'est-ce qu'il leur reste alors ? La haine. Et des fantasmes construits par une histoire menteuse et des coupables à la conscience tranquille.
— Des coupables ! s'exclama-t-il avec entrain.
— Oui. Des gens comme vous et moi. Des gens qui ont une facilité du langage et l'utilisent à mauvais escient. Ils ne cherchent pas à guérir ou à soulager. Ils emprisonnent et mentent, dis-je.
— C'est cela votre défense de l'Homme ? Pardonnez mon ironie, mais je vous trouve piteuse avocate.
— Non. Je ne vous ai parlé que de ce qu'il y a d'inhumain en l'homme. Mais il y a la paix des braves. Les vrais, ceux qui tendent une main.
— Ceux qui cherchent le miroir, dit-il avec un ton qui ressemblait presque à une question.
— Oui. Ceux qui s'y regardent.

Nous restons à nouveau un moment en silence, sachant que ni l'un ni l'autre, bien qu'ayant trouvé un miroir, n'avons eu le courage de nous y regarder.
Hamlet rompt finalement le silence :

— Je suis moi aussi apatride, la fureur du chagrin m'a poussé sur les routes, la course à la destruction de l'Europe et du monde m'y a maintenu.
— Vous n'êtes même plus en vous-même, n'est-ce pas ?
— Peut-être plus, j'ai cessé de croire en quoi que ce soit, même en la lumière du lendemain, même en mon existence, le monde attend beaucoup trop de moi, ou de n'importe qui d'autre pour que je lui fasse confiance… Et vous, à quoi appartenez-vous ?
— On a tellement tué à cause de l'appartenance… Je pense que j'y ai renoncé. Mais j'en garde une infinie culpabilité. De l'appartenance et du renoncement à l'appartenance. Comment vivez-vous sans port où vous retourner ?

— Voyons… Les bibliothèques doivent être ma patrie… Les musées et les cimetières, je m'y sens comme intouchable ou invulnérable, je ne saurais l'expliquer, c'est naturel.
— Pourtant je ne connais pas ce sentiment… dis-je avec un certain désarroi.
— Comment pouvez-vous espérer dans ce cas ? Sans attache, sans point fixe, sans certitude ? me questionne-t-il avec avidité.